

Le neuf et le jamais vu

Pierre Vadeboncoeur

Volume 29, Number 2, Fall 1996

Pierre Vadeboncoeur interprète de la culture

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/501161ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/501161ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (print)

1708-9069 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vadeboncoeur, P. (1996). Le neuf et le jamais vu. *Études littéraires*, 29(2), 89–92.
<https://doi.org/10.7202/501161ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1996

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

LE NEUF ET LE JAMAIS VU

Pierre Vadeboncœur

■ On m'invite à écrire un article sur la culture. C'est un sujet illimité. Aussi je préfère m'en tenir à un angle très particulier, à un fait, à une action, l'action d'écrire, dans laquelle on ne peut manquer de voir pour soi-même un acte de culture, un exercice de culture.

La culture se constitue par des faits d'existence plus que de savoir. Elle s'acquiert par des actes, exactement comme la culture sportive, par exemple celle d'un joueur de tennis.

Mais je n'aime pas trop le mot acquérir ici. La culture est plutôt quelque chose qui s'accomplit. Si elle existe, ce doit être au sens fort, au sens actif. Elle agit, elle trouve sa réalité, plutôt que celle-ci ne lui soit donnée. Quand devient-elle surtout culture, pour celui qui la pratique ? C'est quand elle va jusqu'à créer son objet. Elle crée en effet la chose dont elle se nourrit, et l'acte de créer aussi bien que l'objet qui est créé lui sont nourriture et objet de vie.

Un être cultivé est quelqu'un dont l'action, plutôt que le savoir, le fait davantage exister.

La mystique est fascinante parce que ce qu'elle désire, cherche, contemple et finalement touche se rencontre au fil d'une

expérience et d'une entreprise. La mystique est quelque chose d'essentiellement vécu.

Personne n'a, au sens plein, plus de culture que l'artiste, le mystique, l'écrivain. Car ils la font. C'est en se faisant qu'elle existe. Ceux qui viennent ensuite et absorbent plus ou moins ce qui a été créé, ce qui a été, ne font que remonter dans le même acte avec plus ou moins de bonheur, et ils agissent à leur tour mais secondairement, rarement avec une plénitude équivalente. Si c'est le cas, les voilà créateurs aussi, comme celui qui écoute intensément de la musique ou travaille une partition. De toute façon, quiconque est en contact avec la culture agit. Autrement ce contact n'existe pas.

La culture, même héritée, n'existe en effet jamais qu'au premier degré et activement. Elle est toujours première et initiatrice.

La culture ne peut être attestée que dans un être qui va vers ce qui n'est pas encore.

Elle ne se rapporte donc pas foncièrement à un acquis mais à ce qui va être.

Elle s'appuie sans doute largement sur ce qui fut, sur ce qui subsiste, par exemple des textes, des idées, des arts, de

l'histoire, mais elle est essentiellement départ ou essor par rapport à cela, sans quoi elle n'est rien.

Il n'y a pas un geste de culture qui ne soit au même moment et au premier degré un geste de non-culture, c'est-à-dire spontané, un geste de nature et s'écartant de ce qui est simplement donné. Pas un acte de contemplation qui ne soit un acte de pure existence. Pas une méditation sur le passé qui ne soit acte nouveau. Pas une idée qui ne soit rejet ou dépassement d'une autre idée, donc *action* d'intelligence et d'imagination.

Écrire est essentiellement un acte nouveau. Les écrivains derrière soi ne sont plus en cause. Écrire, c'est du même coup se départir, s'éloigner dans une certaine mesure, dans une mesure certaine, de ce qui existe déjà.

La culture est nécessairement une différence.

C'est le travail d'une différence.

La culture n'est jamais que se faisant. Autrement, elle est morte et ne joue à l'égard de rien un rôle de culture.

Plus que mémoire, la culture est essentiellement création. Plus que consécration, elle est progrès ou destruction d'elle-même. Donc autre chose qu'elle-même. On peut dire, on doit dire : *acte* de culture. La culture est au premier chef événement.

Aucune culture, même passée, n'est concevable autrement que dans son acte. La culture passée ne peut être pensée qu'en tant qu'actes jadis actuels et perçus comme tels aujourd'hui même. D'ailleurs, la penser ainsi ne peut être aussi qu'un acte actuel et nouveau.

Quand on écrit, il s'agit de faire surgir quelque chose de neuf, fût-ce dans l'ancien. Quant à savoir si l'on y réussit vrai-

ment, c'est une autre question, naturellement. Mais si l'on a du style, alors, nul doute, ce style est de soi une chose nouvelle, un commencement.

Le style prouve de soi sa nouveauté et son authenticité de style, à défaut de quoi il n'est rien. Mais un style ayant qualité de nouveauté peut être classique.

Un style fait nécessairement de la culture. Il n'y a pas de culture là où celle-ci n'est pas en train de se faire, comme nous l'avons dit. Partout où il y a style, il y a culture, donc actualité.

Il n'y a de culture que lorsqu'on trouve, en plus de ce qui a été transmis, quelque chose qui ne l'a pas été, une sorte de nouveau jour ou de matin, même si ce que ce matin éclaire est ancien.

S'il ne se trouve quelque chose de neuf dans une écriture, même imitée comme on pensait souvent au XVII^e siècle qu'elle devait l'être, alors cette écriture ne fait pas de culture et l'on n'y pense plus. De neuf : je veux dire de premier, d'originel, de paru, de né, d'absolument vrai. Et d'excellent.

Le Grand Siècle distinguait l'originel de l'original, bien qu'il n'ait peut-être jamais formulé cette distinction. Il savait très bien que l'originel, dès qu'il y a art, est non seulement nécessaire mais qu'il est inévitable. La pensée classique avait assez de sens, du subtilité et de précision pour savoir que ce qu'on appelle le neuf n'est pas nécessairement du jamais vu. Elle devinait qu'il se trouve peut-être plus fortement dans des choses qui ne se distinguent pas d'abord. Alors il s'impose par une force inaliénable, primordiale, qui ne se montre que par son effet et non pas par elle-même.

Le neuf, donc, n'est pas l'apanage du jamais vu. Notre époque a tendance à

croire le contraire. Voilà une idée grossière et peu pénétrante. Avec elle, on risque d'aboutir à du jamais vu devenant de plus en plus une banalité, un tic, une bêtise. Du jamais vu déjà vu.

Méprise moderne : on incline à penser que la culture est une vieille chose. Cette idée en amène une autre, à savoir que la culture a aujourd'hui souvent tendance à se constituer sans aucun apport de culture ancienne, réputée morte. Il s'ensuit le risque que la culture nouvelle soit *elle-même* vide de toute notion de culture et que par conséquent ces nouveautés soient d'une platitude et d'une inhumanité navrantes, qui ne transmettent aucune culture, aucune *valeur*.

La chute des valeurs est un symptôme de cet état de choses.

Cependant, ce qui précède n'affirme en rien les nécessaires idées sur la nouveauté.

Revenons donc sur ce dernier sujet. J'ajouterais qu'écrire, c'est se mettre au départ dans la situation suivante : je vais promener la pointe de la conscience dans l'inconnu.

On peut prendre la culture dans le connu. Mais le propre de l'écriture et de toute création, c'est surtout d'aller découvrir des objets de conscience, des objets de culture, en leur état de pure réalité, à l'état brut, et cela peut se rencontrer aussi dans le connu.

L'écriture est un contact sauvage avec le réel.

L'intérêt de l'écriture, c'est qu'elle part trouver ses objets de culture dans des objets encore uniquement réels (ou qu'elle traite comme tels, fussent-ils des pensées anciennes ou des choses déjà nommées).

L'intérêt de l'écriture ne vient pas seulement de ce qu'elle part à la conquête d'un inconnu chargé de sens, voire à la conquête du connu (car le connu est toujours à conquérir), mais cet intérêt, c'est celui de sa démarche aussi : l'actualité de sa marche, qui est de soi un acte de culture et un modèle pour la culture.

Écrire est de culture. S'il l'est tant, c'est parce qu'il excite en nous des facultés de connaissance, ce que l'on sent profondément.

Je sais très bien en tout cas qu'écrire, c'est pour moi vivre, et vivre à chaque pas d'une valeur soit rencontrée, soit exercée.

La culture, quelle qu'elle soit, a affaire à l'essentiel. Mais l'écriture a directement prise sur cet essentiel, pour ainsi dire par un moyen de pointe.

Dès qu'il y a style, l'essentiel est atteint, du moins par cette pointe.

L'écrivain est en culture, si je puis dire, dès le moment qu'il y a style dans ce qu'il écrit. C'est un raccourci immédiat. On écrit, on y est. Par la nature de la chose. Non par privilège divin ou par don aristocratique de l'individu, mais pas la vertu propre de cette activité.

L'écriture donne directement accès à la culture, rencontrée par l'action même d'écrire, c'est-à-dire tout de suite, au cœur de la conscience, à cause du style, à cause du verbe.

C'est dans l'instant même toucher l'inconnu, sans détour.

Cet effet ne relève d'aucune image, d'aucune extériorité, d'aucun savoir.

Écrire, c'est avoir par le fait même conscience de l'Être, indépendamment de ce qu'on écrit. Indépendamment du sujet, comme disaient les peintres abstraits.

